

PONTI PONTS

langues littératures civilisations des Pays francophones

17

Proprietà letteraria del Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere – Sezione di Francesistica dell'Università degli Studi di Milano.

La Revue Ponts est publiée avec le soutien financier du Département de Langues et Littératures étrangères et avec la contribution de l'Institut français de Milan



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO
DIPARTIMENTO DI
LINGUE E LETTERATURE STRANIERE



INSTITUT
FRANÇAIS
MILANO

Tous les articles soumis à Ponti / Ponts sont évalués et sélectionnés par le comité scientifique et soumis à un processus d'évaluation par les pairs faite à double insu.

Direttore responsabile: Marco MODENESI – Registrazione al Tribunale di Milano del 12 dicembre 2001 – N. 731

MIMESIS EDIZIONI (Milano – Udine)
www.mimesisedizioni.it
mimesis@mimesisedizioni.it

Issn: 1827-9767
Isbn: 9788857547848

© 2017 – MIM EDIZIONI SRL
Via Monfalcone, 17/19 – 20099
Sesto San Giovanni (MI)
Phone: +39 02 24861657 / 24416383
Fax: +39 02 89403935

SOMMAIRE

Éditorial 7

JOUER AVEC LES MOTS

Jeux de mots qui percutent, jeux de mots qui enquêtent :
la rhétorique engagée d'Abdelhak Serhane
FRANCESCA TODESCO 13

Visées stratégiques de l'humour linguistique dans le satirique
Le Messenger Popoli
CÉCILE MADIGA 33

Ironie et jeux de mots au Québec : enjeux socio-culturels
CHIARA MOLINARI 51

La rigoladerie héroïque de Raphaël Confiant
FRANCESCA PARABOSCHI 73

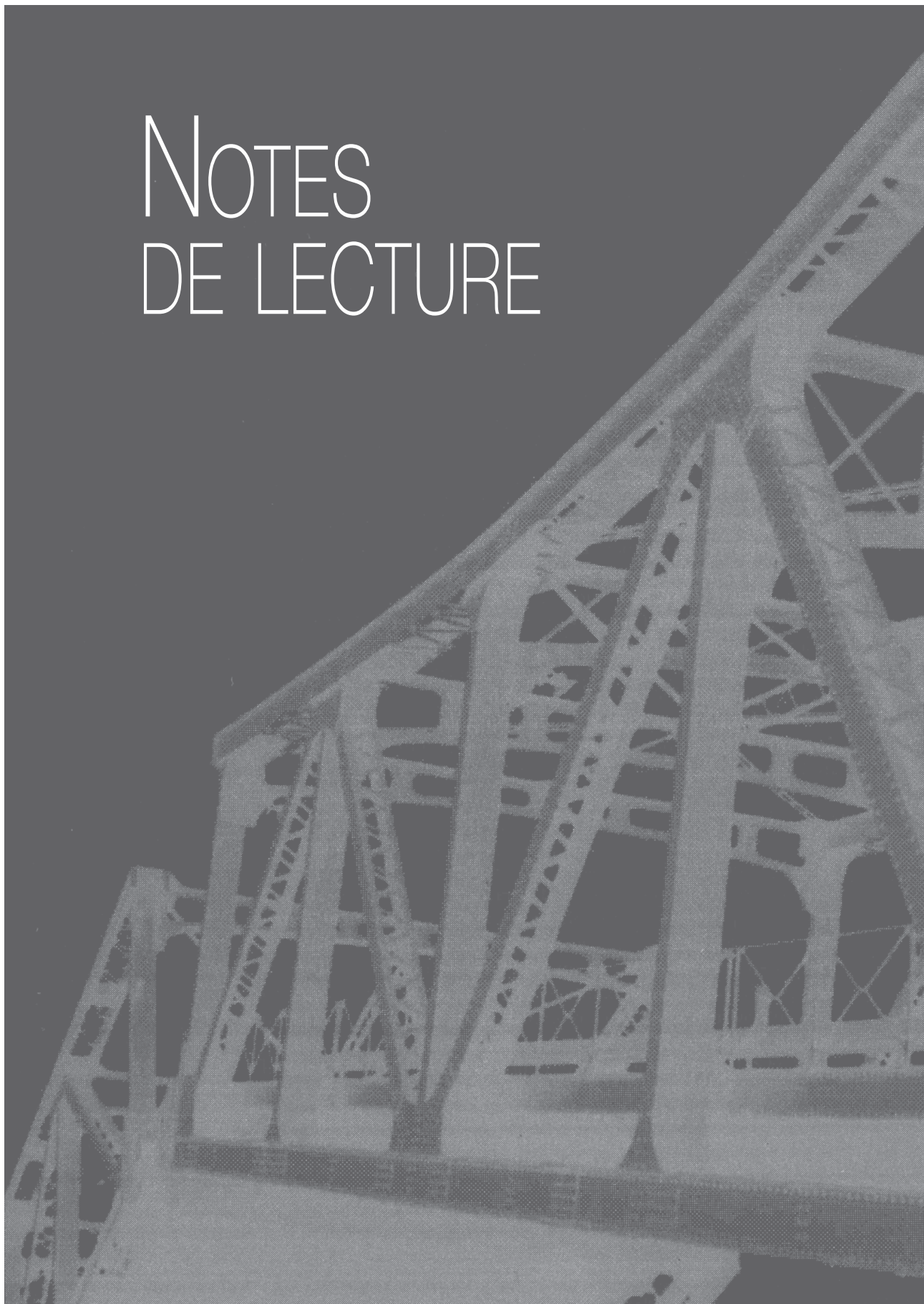
ÉTUDES LIBRES

Le français hors de France à l'épreuve de l'italien dans le *Nuovo Garzanti di
Francesco* de 1992
MONICA BARSÌ 105

NOTES DE LECTURE

Études linguistiques CRISTINA BRANCAGLION	123
Francophonie européenne SIMONETTA VALENTI	153
Francophonie du Maghreb DANIELA MAURI	167
Francophonie de l'Afrique subsaharienne MARIA BENEDETTA COLLINI	189
Francophonie du Québec et du Canada ALESSANDRA FERRARO	213
Francophonie des Caraïbes MARCO MODENESI	237
Œuvres générales et autres francophonies SILVIA RIVA	245

NOTES DE LECTURE





FRANCOPHONIE DU MAGHREB

DANIELA MAURI

Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Isabella VON TRESKOV (éd.), *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2016, 211 pp.

Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Isabella VON TRESKOV ont réuni dans cet important volume une série d'études consacrées principalement à KATEB Yacine et, à la fin du recueil, à des écrivains algériens qui, de différentes manières, ont pour ainsi dire assimilé la leçon de ce grand maître de la littérature maghrébine, en reprenant ou en développant des thèmes et des problématiques qu'il avait mis en évidence dans sa production. Dans l'"Introduction" (pp. 7-18) les deux éditrices soulignent aussi le caractère d'auteur 'marginal' de KATEB en tant que francophone, tardivement reconnu en France et souvent méconnu du grand public en Algérie. En outre, les textes de cet écrivain présentent toutes les variantes d'une écriture de voyageur, de migrant, de nomade, d'errant, une condition qui est inscrite dans la vie de l'écrivain, dont l'œuvre se construit "dans un mouvement oscillatoire entre l'Algérie et la France" (pp. 8-9).

Le volume est divisé en trois parties. La première: "Mémoires de Kateb: Itinéraires biographiques" (pp. 19-58) comprend plusieurs contributions qui retracent des aspects importants de la vie de KATEB. Benamar MEDIENE, auteur de l'essai: "Stations du Poète. Biographie hétérodoxe de la migration" (pp. 21-31), reconstruit, au début, la 'galaxie' des amitiés, des lieux et des événements qui ont marqué, d'une manière ou d'une autre, l'écrivain algérien. Ensuite, l'auteur de cet essai s'occupe du rapport très difficile de KATEB Yacine avec la langue française. D'une certaine manière il découvre et utilise un langage algérien qui s'exprime dans la langue du colonisateur mais qui, en même temps, la 'vole' à ce dernier.

La deuxième contribution de cette partie, "Héritages, parcours, filiations, rencontres" (pp. 33-50), réunit les "Témoignages inédits de Fadila Kateb, Hans Jordan, Benamar Mediene, Yamilé Ghebalou-Haraoui, Naget Khadda" qui ont été liés à KATEB Yacine par des rapports de famille et/ou d'amitié. Ce recueil 'à plusieurs voix' cherche à remplir certaines zones d'ombre de la vie du grand écrivain. Fadila

KATEB, sœur de ce dernier, nous explique que le patronyme ‘Kateb’ désigne le poète, et la fonction de Cadi, un juge musulman qui exerçait les fonctions civiles, judiciaires et religieuses. Elle affirme également que l’entrée de son frère à l’école française avait été une vraie rupture avec leur mère Yasmina qui fut intimement blessée, ne pouvant plus communiquer avec son fils. Ce fut lui, alors, qui apprit le français à sa mère. Suit le témoignage du fils de l’écrivain, Hans JORDAN, conçu avec une femme allemande. “Je suis – dit-il – par ma naissance le fruit de l’exil” (p. 39). Il n’a retrouvé son père qu’à l’âge de dix-huit ans, en 1979 en le recherchant en Algérie, pour se relier à ses racines. L’on retrouve aussi le témoignage de Benamar MEDIENE, auteur d’une biographie de KATEB, *Le Cœur entre les dents*, (Paris, Laffont, 2006) et de Yamilé GHEBALOU-HARAOUTI qui a longtemps étudié la production du grand auteur et a aimé notamment le personnage de Nedjma. Elle souligne que “la relation à la femme reste problématique dans l’œuvre de Yacine et, en général, chez les écrivains algériens” (p. 44). Naget KHADDA se souvient par contre de l’activité de dramaturge militant exercée par KATEB avec des étudiants dans un théâtre qui s’était créé rue Mogador à Alger et qui était devenu très important. Cette deuxième partie se termine par “Kateb Yacine et l’Auvergne: Album de photographies” (pp. 51-58) de Paule GIRAUD, qui contient des souvenirs de vacances que l’écrivain aimait passer dans cette région française où il ne risquait pas d’être dérangé, et, justement, une série de photos de KATEB lui-même.

La deuxième partie du volume s’intitule “Kateb Yacine le migrant: Parcours poétique” (pp. 59-138). Dans le premier essai: “Geste hiliarienne et migration” (pp. 61-75), Naget KHADDA met tout d’abord en évidence la nouveauté et l’originalité du roman *Nedjma*, paru en 1956. Ce texte fit découvrir le grand talent de l’écrivain, un ouvrage dans lequel l’auteur fait voler en éclat les structures classiques du roman (temps, espace, personnage, intrigue). Dans la suite de sa contribution, Naget KHADDA s’occupe des guerriers nomades Hilaliens, protagonistes d’une geste algérienne. En particulier s’est affirmée, dans l’espace culturel algérien, l’image de Jazia, une figure féminine, à la fois ancrée dans la réalité sociale et dans l’idéal d’absolu, que l’auteur de l’article rapproche du personnage de Nedjma.

L’essai suivant, “‘Je suis né ou je ne suis pas né’. Tradition et migration dans la chronique de Juha” de Julia BLANDFORT (pp. 77-89) s’occupe justement de cette chronique que KATEB avait publiée dans *Afrique Action* en 1961, le plus grand hebdomadaire panafricain de langue française. Le personnage de Juha, un nomade et farceur, représente un symbole transculturel d’intégration et adopte toujours un ton moqueur et ironique qui vise à briser les structures conservatrices et les préjugés. Quand l’écrivain algérien présente son Juha, ce dernier a une connotation à la fois positive et négative, une sorte de ‘Je’ fragmenté que l’on retrouve dans

toute la production katébiennne. Ce personnage devient la personnification d'une Algérie qui cherche sa place dans le monde et qui se bat pour son indépendance. Il représente aussi la volonté de l'auteur de reprendre les traditions orales, ce qui implique l'usage de certaines figures de style comme les oxymores, les antithèses et les jeux de mots.

Catherine MILKOVITCH-RIOUX, dans son essai "Figures de la migration, figures de la nation dans l'œuvre de KATEB Yacine" (pp. 91-107), affirme, au début de sa contribution: "De multiples figures migrantes parcourent donc l'œuvre [de l'écrivain], de l'émigré au pèlerin, du nomade au déserteur, dont les destins se croisent, tissant la matière romanesque, dramatique, poétique de leurs parcours vagabonds" (p. 91). La forme la plus importante d'émigration est la pérégrination, qui renvoie directement à la biographie de l'écrivain et qui correspond à une aspiration irrépressible au départ. Une autre figure fondamentale est celle de l'immigré, qui, dans la production de KATEB, est liée à la société dans son entier, et est vue comme un fait social global. L'émigré représente l'envers de cette figure qui est montrée dans les difficultés de sa vie en France avant et après l'indépendance. Enfin, le conquérant et ses avatars (guerrier, militaire, missionnaire, colon...) représentent une autre déclinaison de la figure du migrant, avec une connotation tout à fait négative. En conclusion de son article, l'auteure se demande quelle image de la nation se profile dans l'œuvre de l'écrivain algérien: c'est celle d'une nation en train de naître, au caractère syncrétique, car elle est synthèse de l'hétérogène, et renvoie à une aspiration très forte à l'universel.

Au début de son essai, "Migration géographique, migration générique et migration sémantique: le détour et l'excès" (pp. 109-118), Charles BONN affirme: "À propos de Kateb Yacine le migrant, je partirai de ma propre rencontre de migrant avec ses textes lors de cette découverte de l'étrangeté algérienne qui devait décider de tout ce que je suis devenu depuis." (p. 109). La condition de migrant perpétuel est un thème important dans *Nedjma* tout comme dans *Le polygone étoilé*. Publié quatre ans après l'Indépendance, ce dernier roman – affirme Charles BONN – présente une errance narrative qui se confond avec celle de ses personnages. Le critique souligne aussi la complémentarité entre *Nedjma* et la production théâtrale de l'écrivain algérien: si la protagoniste éponyme n'était pas la narratrice du roman, elle prend par contre la parole dans le théâtre: l'auteur visait ainsi à se rapprocher d'un public populaire grâce à l'écriture d'un canevas en français à partir duquel les acteurs improvisaient en arabe dialectal.

Ahmed GHOUATI, dans son essai "La migration dans la langue" (pp. 119-125), s'occupe lui aussi du théâtre de KATEB. Après *Le polygone étoilé*, l'écrivain publie deux pièces en français pour passer ensuite définitivement au théâtre dialectal en arabe: "Contrairement à une certaine vision – qui a interprété en termes de 'silence' sa période d'écriture théâtrale en arabe parlé – après l'exil et l'écriture en fran-

çais, KATEB ne voulait arrêter ni l'écriture ni le militantisme. Pour ce faire, il choisit la voie du théâtre à travers la langue parlée (arabe et berbère)" (p. 123). Ce choix peut avoir été dicté par une volonté de 'réussir' son retour dans une Algérie rêvée mais où tout était à reconstruire, et, sur le plan personnel, une tentative de rétablir au moins symboliquement la relation brutalement rompue avec sa mère.

Ismaïl ABDOUN, dans son étude "Pour une poétique nomade: l'exemple du *Polygone étoilé*" (pp. 127-138), s'appuie sur des concepts que Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI ont exprimés dans le *Traité de nomadologie: la machine de guerre*. "La métaphore du polygone étoilé rend bien compte de ce *spatium* 'ouvert à tous les vents' poétiques, où tous les agencements, distributions, combinaisons, compositions scripturaux sont possibles" (pp. 128-129).

La troisième partie: "Écritures migrantes (Algérie-France): Transmissions" (pp. 139-206) commence par un article d'Isabella VON TRESKOW: "Écriture de la migration dans les textes sur l'Algérie coloniale d'Hélène Cixous" (pp. 141-168), où elle affirme, au début: "Tout migrant vit une expérience de double non-appartenance, à celle du pays d'origine et à celle du pays d'immigration où il se retrouve souvent marginalisé et superflu. [...]. Quelle est la situation de ceux qui représentent bon gré mal gré un gouvernement oppresseur tel que l'a été le gouvernement français en Algérie, les 'pieds-noirs' [...]?" (p. 141), se demande-t-elle. En particulier, elle s'occupe de l'œuvre d'Hélène CIXOUS qui, depuis quelques années publie des textes se référant de manière explicite à l'Algérie et aux lieux de son enfance. Cette écrivaine, née à Oran, vécue à Alger, en tant que fille d'un juif arabe et d'une mère allemande est en même temps perçue comme faisant partie des colons, et ne peut pas être assimilée à la population arabe et berbère. Elle en ressent un sentiment d'exclusion qui n'aura pas de compensation. Ses textes sont apparemment de difficile accès, sans ordre chronologique ni agencement facilement repérable, ce qui rapproche son écriture de celle de KATEB Yacine, même si ce dernier cache sa subjectivité, tandis que CIXOUS fait preuve d'une intériorité 'débordante'.

Claudia GRONEMANN, dans son essai "Les écritures migratoires: du discours de déplacement au déplacement du discours" (pp. 169-178), s'occupe de l'écriture migratoire chez Assia DJEBAR par rapport à la dynamique migratoire que produit l'œuvre de KATEB Yacine. GRONEMANN affirme: "Écrivaine arabe, historienne, cinéaste, une des intellectuelles les plus importantes du Maghreb, Assia Djebbar est une migrante par excellence. Cependant elle l'est peut-être moins au sens sociologique du terme [...], mais plutôt dans le sens d'un nomadisme culturel et esthétique. Elle a grandi dans l'Algérie coloniale, au contact de ses diverses cultures [...], mais apprend le français [...] à travers sa scolarité en Algérie" (p. 170). Toutefois, selon l'auteure de l'essai, elle va à l'encontre d'un concept strict de monolinguisme. DJEBAR, en effet,

ouvre un dialogue avec la diglossie arabe et berbère qui font partie de son histoire personnelle. De plus, elle fait parler la langue du corps, en particulier celle du corps féminin, qui est porteur d'une mémoire culturelle non écrite. Dans *L'Amour, la Fantasia* (1985), l'histoire coloniale devient pour l'écrivaine le point de départ d'une conquête littéraire du français comme 'butin'.

Toujours du problème de l'errance s'occupe Marina Ortrud M. HERTRAMPF dans son essai "L'Héritage de Kateb Yacine ou les errances de Boualem Sansal" (pp. 179-194). Ce dernier, défini dans cet article comme "l'errant algérien" (p. 179), né vingt ans après KATEB, en hérite l'engagement politique en tant que mobile de l'écriture. D'une certaine façon SANSAL, tout comme son grand prédécesseur, s'inscrit dans une poétique du mouvement ou bien de l'errance. Cet écrivain, avec ses réflexions sur l'évolution de l'Algérie, suit effectivement les pas de KATEB pour lequel la recherche des origines et des ancêtres de son pays joue un rôle prédominant. En outre, comme chez le grand écrivain algérien: "des éléments de la littérature engagée s'entremêlent avec ceux d'une fiction fortement poétique" (p. 187).

Le volume se termine par une contribution d'Adelheid SCHUMANN: "L'image de l'Algérie dans la littérature beur: la mémoire refoulée de l'exode algérien" (pp. 195-206). L'auteure se demande quelles traces l'on trouve, dans l'œuvre littéraire des écrivains beurs, de l'Algérie de leurs parents, colonisée par les Français. Si dans les textes des années 1980 et 1990 ce pays du Maghreb joue un rôle assez marginal, par contre, depuis une dizaine d'années on trouve des romans beurs qui témoignent de plus en plus d'un véritable travail de mémoire et qui cherchent à ressusciter la vie quotidienne des Algériens pendant l'époque coloniale ou pendant la guerre. En effet, à partir des années 2000, les romanciers commencent à écrire pour ainsi dire à la place de leurs pères et brisent ainsi leur silence. Pour conclure, Adelheid SCHUMANN affirme: "nous constaterons qu'il y a beaucoup de points communs entre la littérature beur et la littérature Maghrébine et en particulier les aspects thématiques de la prise de conscience du passé. Le thème dominant du père, effacé et dévalorisé par la colonisation et la migration, et la recherche du père en tant que représentant des racines, caractérise aussi bien la littérature maghrébine que la littérature beur" (p. 204).

Ce livre, par la richesse et la valeur des contributions qu'il contient, est donc un instrument précieux pour ceux qui étudient la production katébiennne ou veulent mieux la connaître, grâce aussi à la bibliographie présente à la fin de chaque article.

Daniela MAURI

Ewa TARTAKOWSKY, *Les Juifs et le Maghreb. Fonctions sociales d'une littérature d'exil*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais ("Migrations"), 2016, 329 pp.

Ce volume, issu de la thèse de doctorat de l'auteure, aborde le sujet du lien entre exil et pratique(s) littéraire(s) chez les écrivains juifs du Maghreb en France à l'époque postcoloniale. Il est enrichi par la voix de certains d'entre eux qui ont voulu se raconter à Ewa TARTAKOWSKY et qu'elle remercie dans l'ouverture du volume: il s'agit, en particulier, de Jean-Luc ALLOUCHE, Marcel BÉNABOU, Gil BEN AYCH, Georges COHEN, Paule DARMON, Rolland DOUKHAN, Collette FELLOUS, Annie GOLDMANN, Pol Serge KAKON, Marco KOSKAS et Nine MOATL.

Dans l'"Introduction" (pp. 13-16), le critique présente le but de son travail, à savoir une recherche s'attachant "à décrire et à expliquer les conditions et les dispositions sociales qui ont conduit, *in fine*, à l'avènement d'une production littéraire en permettant l'entrée des auteurs étudiés dans l'espace du jeu littéraire" (p. 14). Dans le cas des écrivains juifs du Maghreb, l'enjeu est multiple au sein du champ littéraire: si, d'un côté, ils contribuent à garder vivante une mémoire collective en voie de disparition, de l'autre, ils sont projetés dans la société d'accueil métropolitaine. Il en résulte ainsi une littérature plurielle dont l'écriture acquiert des formes d'expression particulières et uniques. Pour les analyser, l'auteure a eu recours à une démarche pluridisciplinaire qui est à la croisée de la sociologie, de la littérature et de l'histoire, mais où la première l'emporte. Ewa TARTAKOWSKY considère en effet les textes littéraires comme des "documents", permettant de donner à voir des représentations de la réalité sociale qu'ils véhiculent et médiatisent" (p. 16), d'où "l'hypothèse que la littérature, étudiée ici sous un angle de pratique culturelle des migrants, possède des fonctions objectives sociales au sein de l'espace social global" (p. 15). Grâce à cette recherche, le critique souhaite intégrer les travaux de Guy DUGAS, le pionnier qui a ouvert et dominé la voie des études sur la littérature judéo-maghrébine d'expression française.

L'ouvrage se compose de cinq chapitres, dont le premier s'intitule "Pour une sociologie de la littérature d'exil" (pp. 17-36). Dans cette première partie, l'auteure prend tout d'abord en examen les débats sur la littérature comme objet de sociologie, pour éclairer ensuite les notions qui sont à la base de son étude: l'exil, la littérature d'exil et la judéité. Un accent particulier est mis sur la différence entre exil et diaspora, dans le but d'en déterminer les similitudes et les singularités. Le critique parvient ainsi à expliquer la manière dont le terme d'exil est utilisé à l'intérieur de sa recherche, à savoir "dans le sens

d'une expérience sociohistorique qui correspond à l'idée d'un déplacement factuel et à l'expérience d'un déracinement vécu personnellement et/ou collectivement" (p. 30). En raison de la centralité de l'exil au sein de cette démarche, le critique parle de "littérature d'exil des auteurs d'origine judéo-maghrébine", en écartant d'autres appellations préalablement employées. D'un point de vue méthodologique, Ewa TARTAKOWSKY illustre son choix de "centrer l'objet de recherche sur à la fois la production littéraire et ses écrivains comme agents de l'espace du jeu littéraire" (p. 30).

Le deuxième chapitre, "Conditions d'émergence d'une littérature d'exil" (pp. 37-76), inscrit les auteurs du corpus dans le contexte historique de leur époque et analyse les moments remarquables de l'évolution quantitative de leur production littéraire. Quatre événements majeurs qui ont contribué à son émergence sont ici abordés: l'exil des Juifs d'Afrique du Nord en France; l'évolution de la 'conscience juive' et la consolidation de l'appartenance à la judéité à la suite de la guerre de Six Jours; les débats sur l'écriture de l'Histoire et l'inscription des 'mémoires' dans les sciences sociales et humaines (il suffit de penser, à ce propos, au changement de paradigme introduit par les études de Pierre NORA); l'essor des littératures post-coloniales et des mémoires minoritaires.

La genèse de la production littéraire des Juifs du Maghreb ouvre le troisième chapitre, "Des auteurs nés de l'exil" (pp. 77-132), où Ewa TARTAKOWSKY étudie les trajectoires des écrivains du corpus et leur inscription dans le champ littéraire français, dans le but "d'examiner la place et le rôle de l'exil dans cette production littéraire et [...] de porter un éclairage inédit sur ce groupe singulier des écrivains sépharades en France" (p. 77). Elle présente donc l'ensemble des auteurs abordés dans son essai et les critères de constitution de sa recherche, pour souligner ensuite la prégnance de l'exil dans les parcours littéraires esquissés; les écrivains pris en examen sont classifiés en plusieurs groupes et l'analyse de leurs œuvres commence par l'étude du paratexte: "On entre dans un texte littéraire par le paratexte – affirme le critique – . C'est le second qui exprime le premier dans l'espace social à travers les actions des agents du jeu littéraire" (p. 113). L'auteure présente alors une analyse sémantique des titres du corpus et une étude détaillée des couvertures des ouvrages considérés, dont elle rend compte à travers l'ajout de plusieurs images à la fin de ce chapitre (pp. I-XX).

Dans la quatrième partie, "Mises en scène et transfigurations littéraires des expériences socialisatrices" (pp. 133-216), Ewa TARTAKOWSKY s'interroge sur les réalités sociales dévoilées par l'œuvre littéraire, en adoptant ainsi une perspective principalement sociologique. Le critique se penche en particulier sur trois aspects: l'histoire comme source d'inspiration (de la coexistence intercommu-

nautaire jusqu'aux désenchantements dans la France métropolitaine et le poids de l'impossible retour); les choix linguistiques renvoyant à la tradition orale propre aux communautés juives du Maghreb; l'univers mis en scène dans la production littéraire des femmes écrites d'origine judéo-maghrébine.

Le cinquième chapitre, "Fonctions sociales de la littérature d'exil" (pp. 217-270), porte sur les "fonctions objectives" (p. 217) de la production littéraire des auteurs d'origine judéo-maghrébine en France, à savoir la fonction mémorielle, la fonction historiographique et la fonction d'adaptation. Le critique tient à souligner que, malgré la prééminence de l'approche sociologique, "on écartera toutefois l'hypothèse dangereuse d'un quelconque automatisme en insistant sur le fait que les fonctions distinguées dans cette étude sont propres à la production littéraire de la population étudiée. [...] Analyser ces fonctions revient à rechercher le sens, la constitution et le maintien d'une pratique plutôt que sa finalité" (p. 221).

Dans la "Conclusion" (pp. 271-281), l'auteure passe en revue les différentes étapes de sa démarche et les résultats obtenus, pour fixer enfin trois points essentiels de sa recherche: la littérature est une forme d'énonciation des schèmes de compréhension du monde; la littérature déterminée par l'exil et la migration répond à des fonctions sociales bien précises, "non nécessairement poursuivies consciemment par ces auteurs" (p. 275); bien que la position discursive et les conditions sociales du déracinement varient, il est possible de retracer des similitudes entre la production littéraire ici étudiée et d'autres productions littéraires d'exil, "ces dernières pouvant par conséquent bénéficier de la méthode développée" (p. 279).

Le volume se termine par une "Bibliographie" (pp. 283-325) très bien structurée et divisée entre la bibliographie des auteurs d'origine judéo-maghrébine en France et la bibliographie critique.

L'ouvrage d'Ewa TARTAKOWSKY a le mérite d'avoir donné un aperçu de l'évolution récente de la littérature des écrivains d'origine judéo-maghrébine en France – en comblant ainsi un vide –, tout en l'inscrivant dans un contexte historique bien précis, et d'avoir renouvelé ce champ d'étude à travers une recherche approfondie qui prend en compte tous les aspects (sociologique, historique et littéraire) dont cette production littéraire nécessite, sans se concentrer uniquement sur le côté sociologique mais en intégrant son approche avec une perspective multidisciplinaire.

Elisabetta BEVILACQUA

Dominique RANAIVOSON, *Assia Djebbar, "L'Amour, la fantasia"*, Paris, Champion ("Entre les lignes – Littératures Sud"), 2016, 111 pp.

Publiée dans la collection "Entre les lignes" qui a le mérite de faire connaître les grands auteurs francophones du Sud, cette étude critique est consacrée à *L'Amour, la fantasia*, un texte très célèbre et très complexe d'Assia DJEBBAR, "saturé de références historiques" (p. 9).

En suivant le schéma prévu pour chaque volume, Dominique RANAIVOSON commence par un court chapitre introductif illustrant le contexte culturel aux alentours de 1985, l'année de publication de l'ouvrage, en s'arrêtant plus particulièrement sur sa collocation dans l'ensemble de la production de l'écrivaine.

Dominique RANAIVOSON présente ensuite une biographie synthétique d'Assia DJEBBAR (1936-2015) et les différents genres de son œuvre (roman, théâtre, cinéma, poésie, nouvelle, récit autobiographique, témoignage, critique...); puis elle s'arrête sur le 'contexte d'écriture' et le 'contexte de la fiction', en soulignant d'une part l'identité complexe de l'écrivaine (éducation française dans l'Algérie coloniale et engagement contre ce système politique) et d'autre part les étapes fondamentales de l'histoire de l'Algérie, sa situation sociolinguistique (où se côtoient l'arabe classique, l'arabe dialectal, le berbère, le français), le statut des femmes, enfin, entre les interdits traditionnels et le désir de modernité.

Dominique RANAIVOSON consacre les deux chapitres suivants à l'analyse de *L'Amour, la fantasia*; dans "L'Œuvre et sa construction", elle réfléchit sur le titre et ses "deux termes juxtaposés" (p. 27) (où *fantasia* est en même temps fête, assaut, violence), sur la structure mélangeant "le passé de la conquête coloniale [...], la reconquête par la guérilla [...], le présent de l'écriture autobiographique" (p. 29) et les témoignages de huit femmes, sur les nombreuses épigraphes, pour en arriver (enfin!) au résumé de l'œuvre; ensuite, après quelques notations sur le lexique, RANAIVOSON analyse brièvement les diverses modalités du traitement du temps et les changements de narrateur, du narrateur omniscient au *je* autobiographique au *je* du témoignage.

Dans le troisième chapitre, "Personnages – Thèmes", on passe en revue les différents personnages, d'une manière un peu approximative, selon une classification plutôt floue, distinguant mal entre personnages individuels, personnages collectifs et simples silhouettes, ce qui n'aide pas beaucoup le lecteur à démêler la complexité du texte; c'est ce qui arrive aussi pour les thèmes, qui se confondent souvent avec des éléments appartenant plutôt à la structure de

l'œuvre. Passons-les toutefois en revue: sous le titre "Entendre plus que voir" RANAIVOSON inclut *les paysages*, qui sont pratiquement absents (et donc ne seraient pas un thème...), se réduisant à un grand nombre de toponymes; *les sons*, dont on souligne "le large champ lexical de la voix" (p. 71); *la musique* (qui est aussi un élément structural, puisque "le texte est littéralement encadré par la métaphore de l'opéra", p. 72); *des mots au cri*, le cri étant un motif récurrent et ambivalent, puisqu'il renvoie aussi bien à la joie et à la douleur. Sous le titre "L'autobiographie", concernant à mon avis la structure générique plutôt que le domaine thématique, comme le prouvent d'ailleurs les considérations générales qui ouvrent le paragraphe (pp. 75-76), nous trouvons *le voile*, où l'on oscille entre le motif du voile ("synonyme pour elle [la narratrice] 'd'enfermement'", p. 77) et l'emploi des verbes *voiler / dévoiler*, "utilisés à tous propos" (p. 77); *l'imaginaire des langues* (c'est-à-dire la réflexion de la narratrice sur ses trois langues berbère, arabe, française); *la lettre* (motif très présent qui établit "une corrélation entre écriture et liberté de disposer de soi", p. 82). Sous le titre "L'écriture de l'histoire" on range *le statut de l'historien* (où l'on analyse l'attitude de la narratrice face à ses nombreuses sources), *les prolepses* (où la narratrice, en "surplombant le temps [...] tisse des réseaux entre les époques qui sont autant de constructions par elle élaborées", p. 85), *les références historiques et le travail de fiction: la représentation de l'Algérie* (où l'on analyse comment l'histoire est reprise dans un but téléologique et métaphorique, associant "la violence et la fascination entre les deux pays [la France et l'Algérie]", p. 90); enfin, sous le titre *L'intertextualité*, RANAIVOSON propose les deux auteurs qu'Assia DJEBAR convoque dans son texte, la féministe égyptienne Naoual EL SAADAOUÏ, dont le livre *Fedaous, une voix en enfer* (1977) est pour la romancière "un modèle à la fois formel [...], linguistique [...] et thématique" (p. 91), et Eugène FROMENTIN, souvent rappelé par Assia DJEBAR, et dont le deux récits de voyage, *Un été dans le Sahara* (1857) et *Une année dans le Sahel* (1858) constituent pour elle une source importante.

Il est vrai, comme Dominique RANAIVOSON le souligne dans ses conclusions, que *L'Amour, la fantasia* est un texte complexe, dont la cohérence "semble bien dépendre de l'instable équilibre" (p. 100) entre plusieurs pôles, souvent opposés; cependant on aurait souhaité un ordre plus sévère et un approfondissement plus rigoureux dans ce guide critique, même s'il présente l'essentiel pour comprendre l'œuvre d'Assia DJEBAR.

Liana NISSIM

Boussetta ALLOUCHE, *Albert Camus n'a pas compris les Kabyles*, Paris, L'Harmattan, 2016, 284 pp.

Dans cet ouvrage, le professeur Boussetta ALLOUCHE analyse le reportage *Misère de la Kabylie*, réalisé par Albert CAMUS en 1939, dans le but de “souligner, loin des discours de surenchère ou de récupération politique, la prépondérance d’une mentalité colonialiste” chez le célèbre philosophe et écrivain français (p. 17). L’étude se déroule à travers une approche multidisciplinaire qui comprend la littérature, la sociologie, la politique et les études culturelles.

La “Préface” d’Alexandre L. AMPRIMOZ (pp. 13-16) met en relief la valeur innovante et l’utilité de ce volume, où “s’appuyant sur une lecture minutieuse du chef-d’œuvre de la littérature post-coloniale, *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, le professeur Allouche a beaucoup à dire sur la vision que Camus s’est faite des Kabyles” (p. 13). À partir de la comparaison entre ces “deux visions opposées, projetées dans un diptyque constitué, d’une part, du *Fils du pauvre* et, de l’autre, de *Misère de la Kabylie* [...] émerge la conclusion probante du professeur Allouche” (p. 14).

Dans l’“Introduction” (pp. 17-30), l’auteur propose une mise au point nécessaire “pour dissiper tout malentendu sur l’interprétation à donner au contenu de ce livre” (p. 17), et il revient sur les caractéristiques du reportage camusien qui relate l’itinéraire de la pauvreté en Kabylie que CAMUS a sillonnée. Bien que ce reportage ait contribué à faire de CAMUS un “humaniste de première classe” (p. 18), Boussetta ALLOUCHE remet en question cette appréciation. Il relève, en effet, “un rapport de contradiction entre les propositions énoncées ayant valeur de principe humanitaire universel et l’ensemble des formulations qui attestent de son discours humaniste” (p. 19), à tel point que – souligne-t-il – “Camus laisse malencontreusement entrevoir une attitude de colonialiste franc et décidé” (*Ibid.*). En même temps, le critique avance l’hypothèse que Mouloud FERAOUN, “écrivain fondateur de la littérature nord-africaine d’expression française et Kabyle authentique de mémoire et de pratique” (p. 20), a réagi aux idées de CAMUS sur les Kabyles, en démantelant l’équation camusienne ‘misère = Kabylie’.

Le premier chapitre, “Réifier pour mieux donner” (pp. 31-62), explore davantage “le cloisonnement colonial superstructurel et la négation systématique du colonisé” (p. 32), afin de saisir le regard d’Albert CAMUS sur les Kabyles et de le mettre en comparaison avec celui de Mouloud FERAOUN. Le critique revient tout d’abord sur les enjeux de la colonisation au XIX^e siècle, en ce qui concerne en particulier l’Algérie, pour passer ensuite à l’étude de la notion d’eurocentrisme et de supériorité de l’Européen sur laquelle s’est bâtie l’entreprise de la colonisation. Dans un dernier moment, il enquête sur la dynamique

du racisme et du monde colonial sous l'angle de l'orientalisme et de la représentation de l'Autre.

Dans le deuxième chapitre, "Éclairage méthodologique" (pp. 63-114), le critique situe son travail à l'intérieur de la démarche théorique du postcolonialisme, dont il présente la thématique et l'indispensable de son corpus idéal, "dans la mesure où l'exercice d'analyse intègre plusieurs topiques du postcolonialisme: altérité, représentation, identité, discours impérial, pratiques coloniales, etc." (p. 81). La réflexion d'Edward W. SAÏD, de Frantz FANON, de Jean-Paul SARTRE et d'Albert MEMMI occupe une place privilégiée et permet à l'auteur de "dégager les questions pertinentes centrales liées à l'imagerie du sujet colonial et de synthétiser avec discernement les éléments essentiels à leur compréhension" (pp. 63-64). Il passe ensuite à explorer l'"intérêt de [sa] contribution et ce qu'elle apporte à la démystification des rapports coloniaux bénévoles en général, et à la compréhension du discours d'Albert Camus sur la Kabylie en particulier" (p. 64): "l'utilité de cette étude est qu'elle rejoint le débat sur les interactions entre différentes communautés, sur la diversité et l'inclusion. La prise de conscience des injustices du passé permet de mieux cerner les contours du vivre ensemble postmoderne en société démocratique, multiethnique et inclusive. Enfin, la portée de cette étude réside dans la démarche comparative et qualitative adoptée" (p. 105).

Le troisième chapitre, "Albert Camus, un humaniste?" (pp. 115-188), porte, avant tout, sur le passé colonial douloureux de la Kabylie, pour passer après à la narration de la visite de CAMUS dans cette région algérienne et à la description qu'il en fait dans *Misère de la Kabylie*. À travers l'analyse de plusieurs extraits tirés du reportage camusien, Boussetta ALLOUCHE parvient à conclure que "l'intérêt que Camus exprima à l'endroit des Kabyles était professionnellement ciblé et moralement circonstanciel. [...] Le portrait que Camus peigna du Kabyle était celui d'un sujet indolent, dénué de présence et de conscience de la vie, hanté par la quête de satisfaction de ses besoins de base les plus immédiats. Le Kabyle de Camus ressemble à un mort-vivant, à un zombie [...]" (pp. 136-137). Dans les pages qui suivent, le critique poursuit son argumentation sur "le refus de Camus de s'incliner face à l'évidence de justice et de liberté du colonisé ou d'entrevoir le *zeitgeist* de la décolonisation" (p. 137), ce qui fait de *Misère en Kabylie* un reportage teinté d'une "sensibilité coloniale moulée dans la mythologie nationaliste de la mission civilisatrice de la colonisation" (p. 181).

Dans le quatrième et dernier chapitre, "Mouloud Feraoun remet les pendules à l'heure" (pp. 189-252), l'auteur aborde le sujet de la revendication de l'écrivain kabyle à la reconnaissance identitaire de son peuple, "une valeur communautaire à portée œcuménique immuable que cet instituteur du village exposa admirablement dans *Le Fils du pauvre*, dans un effort de résistance contre l'aliénation

coloniale” (p. 188). En raison de ses caractéristiques, le roman de FERAOUN se situe aux antipodes du reportage de CAMUS et constitue un effort, de la part de l’écrivain, de prendre la parole pour “sortir les siens de l’enclos du non-être dans lequel la colonisation les avait confinés” (p. 190). Cette partie propose donc une lecture comparée entre ces deux textes dont les auteurs “défendaient, certes, les mêmes valeurs sociales, mais à partir de deux points de vues antithétiques, deux camps antagonistes” (p. 250).

Dans l’“Épilogue” (pp. 253-270), Boussetta ALLOUCHE revient sur les raisons pour lesquelles Albert CAMUS n’a pas compris les Kabyles, en aboutissant à la conclusion que son attitude était “idéologiquement impériale, politiquement partisane, racialement solidaire, ensuite charitable et humaniste. [...] Somme toute, Camus a manqué de perspicacité et de courage pour entrevoir une Algérie inclusive et multiculturelle, en raison de son aveuglement racial. [...] Ne pouvant admettre la nécessité de l’autodétermination, voire l’indépendance des peuples indigènes, Camus embrassa à contresens la marche de l’histoire. Préférant sa mère patrie à la justice, il n’a, en dernière analyse, pas fait progresser la vérité dans le drame algérien alors qu’il était nanti d’un potentiel intellectuel hors-normes, capable de flairer l’annonce irréversible de l’effondrement des empires coloniaux dans le monde” (pp. 262-263).

Elisabetta BEVILACQUA

Safoi BABANA-HAMPTON (dir.), “Les Vies multiples d’Abdellatif Laâbi”, *Expressions maghrébines*, vol. 15, n. 2, hiver 2016

Cette livraison de la revue *Expressions maghrébines* est consacrée au poète marocain et prix Goncourt Abdellatif LAÂBI, dont l’œuvre a particulièrement marqué le paysage littéraire du Maroc postcolonial. Comme il est souligné dans l’“Introduction” (pp. 1-9) rédigée par Safoi BABANA-HAMPTON, le thème de ce dossier “puise son inspiration dans le concept de ‘mondes possibles’, tel qu’il fut conceptualisé par Umberto Eco dans son œuvre majeure *The Role of the Reader: Explorations in the Semiotics of Texts* (1979), faisant partiellement rupture avec sa généalogie scientifique” (p. 1). L’ensemble des contributions ici présentées propose des “pistes d’analyse nouvelles et sensiblement immergées dans l’actualité contemporaine marocaine” (p. 6), sans négliger l’évolution historique de l’œuvre du poète et les innovations esthétiques mises en place pour “la construction de ‘mondes possibles’,

et ce dans leurs rapports compliqués avec les réalités politiques et sociales qui les inspirent” (p. 7). La première section du volume recueille sept articles critiques (pp. 11-120), alors que la deuxième partie présente des textes inédits de et sur Abdellatif LAÂBI (pp. 133-152). L’ouvrage termine avec trois contributions faisant partie de la section “Varia” et portant sur d’autres écrivains du panorama francophone maghrébin (pp. 155-215).

Dans le premier article, “Abdellatif Laâbi: A Man in Dark Times” (pp. 11-25), Taoufiq SAKHKHANE analyse le côté engagé de l’écriture du poète au cours des moments sombres de l’histoire de son pays, et il le fait à travers l’étude de trois aspects-clés: “*Souffles* as a significant event and incubating matrix that helped define a momentous juncture in the history of post-independence Morocco and shape the life of Adellatif Laâbi, as both poet and revolutionary; the writer’s concern, if not obsession, with his readers and the reception of his work; and finally, Laâbi’s use of French to express what his own in what is not his” (p. 14).

Mohammed BELMAÏZI propose une étude qui met en valeur l’esthétique verbale de l’œuvre du poète marocain: dans “Introduction à la poétique d’Abdellatif Laâbi” (pp. 27-44), le critique se penche sur l’importance de l’oralité qui constitue “le centre de l’esthétique verbale du poète, sur laquelle il a bâti sa stratégie du texte bilingue” (p. 43). Il étudie en particulier la présence de la diction et de l’audition dans *L’Œil et la nuit*.

Olivia C. HARRISON, dans “Translational Activism and the Decolonization of Culture” (pp. 45-57), nous fait découvrir LAÂBI en tant que traducteur de la littérature arabe, en lisant ses traductions en parallèle avec ses poèmes militants et ses textes autobiographiques. D’après le critique, le travail de traduction de l’auteur s’inscrit dans son engagement pour la décolonisation culturelle du Maroc et d’autres pays arabes. Cet article enquête donc sur la traduction “as a form of activism and a figure of militancy in Laâbi’s work. [...] Laâbi’s translations of Syrian, Iraqi, Bahraini, and, most of all, Palestinian writings constitute an integral, albeit less visible, part of his militant *parcours* and œuvre.” (p. 45).

Dans “Prefiguring the Moroccan Spring: The Dynamics of Subversion and Renewal in Abdellatif Laâbi’s *Le Spleen de Casablanca*” (pp. 59-84), Khalid LYAMLAHY propose tout d’abord une analyse du recueil poétique au titre baudelairien et de ses renvois intertextuels. Il passe ensuite à formuler l’hypothèse que *Le Spleen de Casablanca* représente une anticipation de la dynamique du Printemps arabe que le Maroc a connu en février 2011, sur la base des notions de subversion et de renouvellement caractérisant la situation de l’intellectuel marocain.

La contribution qui suit approfondit davantage le caractère engagé de la production de LAÂBI: Valérie K. ORLANDO, dans “Crier dans le désert’: Abdellatif Laâbi’s Epistolary Reflections on the Role of the Moroccan Intellectual in *Un autre Maroc*” (pp. 85-103), se penche sur l’art épistolaire chez LAÂBI et ses caractéristiques esthétiques, mais également sur les sujets les plus importants abordés par le poète dans cette lettre écrite en 2013 au peuple marocain.

L’engagement humaniste du poète fait l’objet de l’étude de Kenza SEFRIQUI, “‘Les Singes électroniques’ (*Souffles*, n. 16-17 – 4^e trimestre 1969 – janvier-février 1970): Un cri de révolte humaniste” (pp. 105-122). Le critique y analyse le poème “Les Singes électroniques”, un texte de grande force poétique, publié à la charnière entre les deux périodes principales de la revue *Souffles*, et “emblématique, par sa forme comme par les thématiques qu’il évoque, à la fois de la démarche de *Souffles* et de l’engagement de Abdellatif Laâbi dans et par la poésie” (p. 105).

Le dernier article critique offre une relecture de l’œuvre du poète et revient sur les raisons du succès de l’auteur qui a reçu le Prix Goncourt de la poésie en 2009 et du Grand Prix de la francophonie de l’Académie française en 2011. Dans “Une insoutenable leçon de bonheur” (pp. 123-129), Jacques ALESSANDRA souligne qu’“avec Laâbi, le métier de poète est inséparable du métier d’homme et de l’universel en lui. Ni promesse ni défi, l’universel laâbien naît de ce qui réunit les hommes: la souffrance, la lutte, l’amour. C’est l’unicité qui crée l’universel, pas la différence” (p. 128).

La section des textes inédits regroupe un poème d’Hocine TAND-JAOUI (“Feuille de route”, pp. 133-135), un texte en prose de Tahar BEN JELLOUN (“Avec Abdellatif”, pp. 137-139) et trois lettres d’Abdellatif LAÂBI (“Hommage à Aimé Césaire”, pp. 141-143; “Lettre à Nelson Mandela”, pp. 145-146; “Lo propio, este ajeno/y lo ajeno, este propio”, pp. 147-152).

Dans la première contribution de la section “Varia”, “Tunisiennes du livre. Rencontres avec 15 femmes remarquables après la Révolution” (pp. 155-179), Dora CARPENTER-LATIRI présente les résultats d’un projet qui l’a amenée à rencontrer 15 femmes auteures, éditrices et créatrices. Les femmes interviewées “sont tunisiennes, vivent en Tunisie, choisissent de se définir comme Tunisiennes, ou bien la Tunisie est une des composantes de leur vécu. [...] Ces femmes sont représentatives de l’écriture et de la création au féminin de façon qualitative. [...] Elles représentent une diversité qui enrichit les représentations identitaires tunisiennes [...]” (p. 157).

Dans le deuxième article, “*Les Chemins qui montent* de Mouloud Feraoun et l’impossibilité du dialogue” (pp. 181-196), Chia-hua HSU présente ce roman écrit en 1957 par l’algérien FERAOUN, en partant – d’un point de vue théorique – des thèses de Jacques DERRIDA

et d'Albert MEMMI sur les situations d'aporie et sur l'im-possibilité du dialogue. Malgré le sentiment de désespoir et de désenchantement omniprésent dans ce roman, le critique remarque toutefois que "l'écrivain et son œuvre indiquent par leur présence une possibilité de dialogue et de réconciliation, tout en invitant à jeter un regard lucide sur l'impasse aussi foncière que complexe qui devrait être surmontée comme les im-possibles 'chemins qui montent'" (p. 196).

Le dernier article de cette section et du volume porte lui aussi sur l'Algérie. Ahmed BOUALILI et Mohammed FRIDI, dans "La Modernisation du métier à tisser comme attitude prométhéenne de Mahfoudh Lemdjad dans *Les Vigiles* de Tahar Djaout" (pp. 197-215), se penchent sur la figure du protagoniste de ce roman de DJAOUT (publié en 1991), en l'analysant comme une figure prométhéenne qui met en relief un clivage entre passé, présent et avenir, mais aussi les enjeux idéologiques qui s'en réclament. Cette étude veut également mettre en évidence le rapport ambigu et parfois paradoxal à la modernité d'un pays en constant devenir.

Elisabetta BEVILACQUA

Margareta GYURCSIK (dir.), "Écritures de la (non)violence", *Dialogues Francophones*, n. 20-21, 2015

Cette livraison de *Dialogues Francophones* prend appui sur la récurrence du thème de la violence et sa déclinaison de non-violence dans la littérature mondiale, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Les différentes contributions s'interrogent tour à tour sur l'instance énonciatrice à la base des récits, sur la représentation fictionnelle des données du réel, sur les personnages historiques et la véridicité historiographique. Regroupées en deux sections "Écritures de la violence" (pp. 7-147) et "Écritures de la non-violence" (pp. 149-197), les réflexions réunies dans ce volume analysent de nombreuses œuvres littéraires d'expression française de l'extrême contemporain (seconde moitié du XX^e siècle – début du XXI^e). Nous rendrons compte ici des études appartenant à l'aire géographique maghrébine et nous renvoyons aux sections "Francophonie des Caraïbes", "Francophonie de l'Afrique sub-saharienne", "Francophonie du Québec et du Canada", "Œuvres générales et autres francophonies" pour les autres essais.

Lisa ROMAIN dans “Écrire la guerre civile algérienne: la mise en place d’un nouveau pacte de lecture dans *Le Serment des barbares* de Boualem Sansal” (pp. 19-30) analyse la réception des romans concernant la guerre d’Algérie sur la scène éditoriale algérienne et française pour mieux expliquer “la théorisation de la relation au lecteur et la mise en place d’un nouveau contrat de réception” (p. 22) chez les écrivains algériens, dont Boualem SANSAL. Le critique étudie comment l’écrivain “brouille les repères et entremêle au discours et aux données référentielles brutes la fiction la plus débridée” (p. 22) pour rendre compte du chaos et de la fiabilité douteuse des informations sur le conflit algérien. Lisa ROMAIN commente la complexité de la prose de SANSAL, le rôle des ambiguïtés stylistiques, les basculements de la focalisation interne, le manque de spectacularisation de scènes de violence auxquelles le lecteur s’attendrait. Elle montre finalement, et de manière très convaincante, le but de cette œuvre de SANSAL: “combattre les mensonges qui sont [...] à l’origine de la violence qui s’est déclenchée, laquelle peut ressurgir à tout moment si une réconciliation de l’Algérie avec son passé n’a pas lieu” (pp. 28-29). Valentina RĂDULESCU, dans “Quelques aspects de l’écriture de la violence dans le roman *L’Attentat* de Yasmina Khadra” (pp. 31-43), propose une présentation générale de la production romanesque de Yasmina KHADRA pour en venir à la trilogie *Les hirondelles de Kaboul*, *Les sirènes de Bagdad* et *L’Attentat*, dont le dernier fait l’objet de son étude. Après avoir rappelé les lignes principales de l’intrigue, RĂDULESCU s’arrête sur les fonctions de l’écriture de la violence chez l’auteur algérien, à savoir montrer l’horreur en train de se produire et ses effets, “montrer les dérives que la violence peut engendrer [dans le but] d’avertir contre la violence” (p. 35) et “renseigner le lecteur peu familiarisé avec le monde musulman” (p. 35). À travers l’analyse du thème de la violence et des ressources stylistiques que KHADRA exploite dans *L’Attentat*, le critique explique comment l’écrivain “aborde la question du terrorisme [non] pas pour le cautionner, mais pour essayer d’en suspendre les véritables ressorts et de combattre les stéréotypes du terrorisme comme seconde nature de l’Arabe ou du musulman ou celui du terroriste envisagé comme un cas pathologique” (p. 36). Nancy ALI dans “La violence littéraire dans *L’Amour, la fantasia* d’Assia Djebar” (pp. 45-57) aborde le thème de la violence sur les femmes, à qui DJEBAR donne la parole: “les chapitres consacrés au récit autobiographique retraçant la vie de l’auteure sont fauchés par des fragments empruntés aux archives historiques et par les transcriptions de témoignages oraux des femmes qui ont assisté à la guerre” (p. 46). Après une présentation du roman *L’Amour, la fantasia*, le critique explore l’approche historiographique et s’arrête ensuite sur la question de la langue: “la violence de la langue française est double: d’abord comme outil de

conquête, puis comme langue qui écrit l'histoire de cette conquête" (p. 54) de manière partielle et fautive. Le critique montre pourtant que la langue française s'avère également "la langue de la libération personnelle pour l'auteure de même qu'elle est la langue de la libération collective, car c'est grâce au français qu'elle fait entendre les voix ensevelies de ses ancêtres" (p. 55).

Francesca PARABOSCHI

Frédéric DIFFO, "Le peuple face au fondamentalisme religieux; une lecture de *Partir* de Tahar Ben Jelloun", in Jules M. MAMBI MAGNACK (dir.), *Le peuple dans la littérature africaine contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 2015, pp. 63-90

Cet essai est le seul consacré à la littérature maghrébine dans le volume *Le peuple dans la littérature africaine contemporaine*, que nous présentons dans son ensemble dans la section de l'Afrique subsaharienne. Frédéric DIFFO propose une lecture sociocritique du roman *Partir* (2006) de Tahar BEN JELLOUN, et plus particulièrement de la thématique du fondamentalisme par rapport au peuple. Après une longue réflexion générale différenciant islam, islamisme, fondamentalisme (en soulignant que "l'islamisme et l'intégrisme [...] reposent sur des idéologies guerrières" (p. 88), à l'opposé de l'islam, "garant de la Paix", p. 68), l'auteur constate que dans *Partir*, dont l'intrigue est "greffée sur le phénomène de l'immigration" (p. 72), il y a une opposition entre les "citoyens restés au pays [qui] cherchent à se désolidariser de la culture [islamique], parce qu'exacerbés par des échecs" (p. 74) et ceux de la diaspora, selon lesquels "la culture islamique serait la voie du salut pour tout immigré qui souhaite conserver sa dignité et son intégrité" (p. 74). Le critique réfléchit surtout sur le premier groupe, sur les jeunes en particulier, qui pratiquent "une forme de dissidence frondeuse à l'égard de l'islam et de ses pratiquants" (p. 76), surtout à cause du contexte social et politique de crise; puis il se penche sur la contestation féminine et sur l'hypocrisie ecclésiale, présentes dans le roman, pour souligner comment Tahar BEN JELLOUN, qui a toujours accordé la primauté au peuple, bien que "musulman convaincu [...] [n'arrête pas] de dénoncer [...] certaines tendances idéologiques parallèles à l'islam – l'islamisme et l'intégrisme" (pp. 85-86), malgré les fréquentes cri-

tiques et accusations qui lui sont adressées. Ce qui plus est, il ne manque pas de se faire le porteur d'un projet de catharsis de la société marocaine, qui puisse permettre au peuple (contre islamisme et intégrisme) de "vivre dans la dignité" (p. 86), dans "un Maroc rendu à l'islam, à la probité, à l'intégrité et à la justice" (p. 87), comme on peut le lire dans une page de *Partir*.

Liana NISSIM

Christiane CHAULET ACHOUR (dir.), *Esclavage et littérature. Représentations francophones*, Paris, Garnier, 2016, 267 pp.

Cet ouvrage collectif se structure en deux parties: "Visages divers des esclavages, du IX^e au XX^e siècles" qui comprend six études et "Traite et esclavage transatlantiques" se composant de neuf articles. Christiane CHAULET ACHOUR ouvre son introduction (pp. 7-20) par l'explication du titre du volume: puisque la voix des esclaves risque d'être perdue dans l'écriture des faits historiques, le critique insiste sur l'importance de la représentation littéraire, à même de faire ressortir la prise de parole de biens des peuples, de biens des individus soumis à l'esclavage: "Les esclaves sont 'parlés', ils sont représentés [...]. S'exprimant par eux et pour eux, ils [les écrivains] les rendent visibles et font advenir leurs existences au monde en les reconstruisant dans des univers de création qui dépassent les opacités historiques et mémorielles" (p. 7). CHAULET ACHOUR, après s'être arrêtée sur la définition d'esclavage, passe à la présentation des contributions. Le recueil s'enrichit d'une vaste bibliographie finale (pp. 235-244), de l'index des noms (pp. 245-247), des lieux (pp. 249-250), des notions (pp. 251-253), tout un appareil s'avérant très utile pour le lecteur qui approche plusieurs aires géographiques. Nous rendrons compte brièvement ici de l'article concernant l'auteur algérien Jamel-Eddine BENCHEIKH et nous renvoyons aux sections "Francophonie des Caraïbes", "Œuvres générales et autres francophonies", "Francophonie de l'Afrique subsaharienne" pour les autres études.

CHAULET ACHOUR dans sa contribution "La représentation des esclaves en terre d'Islam dans *Rose noire sans parfum* de Jamel-Eddine Bencheikh" (pp. 41-55) rappelle le cadre historique servant de toile de fond à ce roman relatant la troisième révolte des esclaves dits 'Zandjs' dans la période entre 869 et 883. Le critique passe ensuite à la présentation du héros, le chef de la révolte, "personnage redoutable et apparemment sans scrupules, Alî ibn Muhammad

surnommé ‘Sahib al-Zandj’” (p. 41) pour en venir à la grande valeur artistique et culturelle de l’œuvre *Rose noire sans parfum*: “ce roman est une autre manière d’introduire à la civilisation arabo-musulmane, de transmettre un savoir délaissé”, souligne CHAULET ACHOUR (p. 43) qui propose ensuite une analyse des “luttres du pouvoir et leur transcription dans la tension entre politique et poétique” (p. 41). Cette étude, bien documentée, montre le raffinement du style très soigné de BENCHEIKH qui, à travers son roman, ne prenant pas position par rapport à l’esclavage, en atteste la pratique dans toutes les civilisations, son but étant de “donner la parole premièrement aux esclaves pour bien marquer l’oubli où on les laisse, le mépris où on les tient, même de la part de leur chef révolté” (p. 55).

Francesca PARABOSCHI

Monica BARSÌ, Alessandra PREDÀ (dir.), *Le Cantique des cantiques dans les lettres françaises*, Milano, LED, 2016, 355 pp.

Dans le cadre prestigieux des séminaires Balmas organisés par la section de Francesistica, au sein du Département de Sciences du Langage et Littératures étrangères de l’Università degli Studi di Milano, nous avons le plaisir de signaler la parution du volume qui recueille les actes du Colloque *Le Cantique des cantiques dans les lettres françaises*, ayant eu lieu à Gargnano del Garda du 24 au 27 juin 2015. Parmi les nombreuses contributions portant sur la littérature française, deux études ouvrent des pistes de recherche sur la réécriture du texte biblique vers la francophonie: nous rendrons compte ici de l’article d’Elisabetta BEVILACQUA et nous renvoyons à la section “Francophonie de l’Afrique subsaharienne” pour la présentation de l’étude de Liana NISSIM centrée sur Léopold Sédar SENGHOR.

“L’amour plus fort que la mort’. *Le Cantique des cantiques* dans *Guildo blues* d’Albert Bensoussan, écrivain juif d’Algérie” (pp. 313-321) se structure en deux parties: dans la première Elisabetta BEVILACQUA présente le statut particulier d’Albert BENSOUSSAN, “un auteur français et juif, aux racines algériennes” qui se situe donc “à mi-chemin entre le monde judéo-maghrébin et la culture française” (p. 313). Après avoir rappelé les données biographiques de l’écrivain, essentielles pour en comprendre l’œuvre, et avoir commenté le titre et présenté la structure, les thèmes et les personnages de *Guildo blues*, le critique propose une analyse de l’intertextualité

biblique dans ce roman. La seconde partie de l'article porte en effet sur "la superposition entre la dimension biblique et la dimension personnelle" de l'écrivain (p. 318), sur les enjeux d'identification entre l'auteur-narrateur et sa deuxième femme avec le couple du *Cantique*, sur la récurrence dans *Guido blues* de certains motifs issus de l'hypotexte biblique, tels par exemple le baiser, l'éloge sous forme de blason et le système métaphorique mis en place.

Francesca PARABOSCHI